

## **L'influence des routes sur la situation des langues et dialectes en Bretagne**

La présente communication ne vise pas à décrire en détail un fait nouveau relatif à telle ou telle route bretonne. Elle voudrait seulement présenter la méthode et les conclusions générales d'une étude encore inédite de dialectologie qui s'est attachée à mettre en lumière l'influence du réseau routier breton sur la vie linguistique de la province.

L'application, par Gilliéron, de la méthode cartographique aux problèmes de dialectologie a marqué, au début de ce siècle, un tournant de la linguistique. Pour la première fois, on se rendit un compte exact du rayonnement des villes et de son mode d'action sur le parler des campagnes ; le sens et la puissance des courants se lisaient sans peine sur les cartes.

L'application de cette méthode au domaine bretonnant modifie quelque peu les idées reçues. Du moins elle a bouleversé les miennes, et je vais vous retracer brièvement cet itinéraire intellectuel : comment, partant de l'opinion commune que les cadres des anciens diocèses bretonnants avaient en quelque sorte modelé les dialectes, j'en suis arrivé à penser que ces cadres n'ont pas joué de rôle appréciable, et que nos dialectes sont le produit de deux facteurs tout différents :

— d'abord le pourcentage, variable suivant les régions, des Armoricaïns et des Bretons à la fin de l'immigration bretonne ;

— ensuite, l'influence du réseau de voies romaines qui a canalisé jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle la vie économique à l'intérieur de la province.

L'examen attentif de l'*Atlas linguistique de Basse-Bretagne*, de P. Le Roux, base essentielle de mon travail, montre que l'on ne passe pas brutalement d'un dialecte à l'autre sur la limite des anciens diocèses, mais graduellement, et parfois insensiblement, comme entre Cornouaille et Tréguier, ou Cornouaille et Léon.

Chaque caractéristique dialectale possède sa limite propre, parfois différente dans chaque mot d'une série phonétique, et l'ensemble des lignes d'isoglosses délimitant un dialecte s'étale d'ordinaire sur une profondeur de plusieurs dizaines de kilomètres. Sauf aux environs de Morlaix, de Quimperlé et de la forêt de Quénécan, les faisceaux d'isoglosses les plus fournis ne s'alignent ni sur les anciennes limites diocésaines, ni sur les rivières, ni sur les lignes de partage des eaux. Où donc s'accrochent-elles ?

Ce qui me mit sur la voie, ce fut le grand nombre de mots français qui, par la frontière linguistique, avaient fait irruption au pays de Vannes seulement, de Pontivy à la mer, sur une profondeur variable, pour exprimer les notions suivantes : *sourd*, *cordonnier*, *geai*, *tisserand*, *chanter*, *oiseau*, etc. Ne voyant pas d'autre explication possible, j'en vins à soupçonner une influence des routes qui convergeaient du pays gallo vers Vannes et Pontivy.

Mais si les routes avaient une telle importance linguistique, il devenait indispensable, avant d'aborder l'étude des dialectes, de connaître l'historique du réseau routier. Par bonheur, je possédais l'*Atlas itinéraire de Bretagne* (1769) d'Ogée, qui me donna la solution de ce premier problème. De Pontivy à la Manche, les grandes routes du XVIII<sup>e</sup> siècle couraient du sud au nord, parallèlement à la frontière linguistique : Haute et Basse-Bretagne ne se rencontraient qu'à Saint-Brieuc. Par contre, entre Pontivy et l'Océan Atlantique, les routes étaient plutôt orientées dans un sens est-ouest : venant du pays gallo, quatre convergeaient vers Pontivy, quatre autres vers Vannes, tandis qu'une neuvième, par Locminé, reliait directement Rennes à Lorient. Vannes était bien mieux relié au pays gallo qu'au reste du

domaine bretonnant. Telle était l'explication de cette invasion de mots français au pays de Vannes.

Encouragé par cette expérience, je dessinai sur papier transparent une carte de Basse-Bretagne indiquant, outre les rivières et les anciennes limites diocésaines, les routes mentionnées par Ogée, complétées par quelques tronçons importants d'anciennes voies romaines, et je pris l'habitude de lire l'*Atlas Linguistique* à travers ce transparent.

La première grande révélation de ce nouvel examen, ce fut l'importance insoupçonnée de *Carhaix*, aujourd'hui simple chef-lieu de canton, mais jadis capitale des *Osismii*, et centre de convergence de toutes les vois romaines en Basse-Bretagne, comme Rennes en Haute-Bretagne. Il apparaissait que, par les routes, le parler de Carhaix s'était répandu de Quimper à Tréguier, et de Morlaix à Quimperlé ; qu'il devait résulter lui-même d'un compromis entre deux grands dialectes primitifs qui avaient fusionné à Carhaix, l'un étant aujourd'hui continué par le léonais, et l'autre par le vannetais.

La même méthode permit un peu plus tard de déterminer le rayonnement des parlers de Quimper, de Morlaix et de Landerneau, et de reconnaître que Morlaix et Landerneau avaient supplanté Carhaix dans son rôle de centre directeur ; de là sans doute la prééminence reconnue au breton du Léon depuis le xvii<sup>e</sup> siècle.

Mais l'*Atlas Itinéraire* d'Ogée, si précieux qu'il soit pour le dialectologue, ne doit pas être utilisé sans discernement. A cause d'un centre routier assez comparable à celui de Rennes ou de Carhaix, j'avais d'abord placé à Pontivy le foyer de cette influence vannetaise qui marqua si fortement et de bonne heure le parler de Carhaix. Bientôt il fallut renoncer à cette explication : ce centre routier ne paraît pas antérieur à la dernière période du moyen âge ; d'ailleurs, à quelque distance au nord de Pontivy, aux abords de la forêt de Quénécan, subsiste une zone d'archaïsmes qui suppose un long isolement. Aujourd'hui encore, je ne sais trop où placer ce foyer d'influence vannetaise qui a dû être assez actif. Vannes paraît bien loin. On pourrait penser à Castennec, en Bieuzy, l'ancienne Sulim de la Table de Peutinger, qui a joué un certain rôle jus-

qu'au début du XII<sup>e</sup> siècle. Le long de l'ancienne voie romaine de Carhaix à Vannes par Castennec, on observe une traînée de noms en *plou-* : Plévin, Plouray, Ploërdut, Pluméliau, Plumélin, Plescop.

Une fois reconnue la propagation de certains faits linguistiques par les centres, le long des routes, il devenait possible, en faisant abstraction de ce rayonnement, d'entrevoir la situation dialectale antérieure à l'influence des centres, et en particulier de Carhaix. Or, l'état breton le plus ancien que l'on puisse atteindre ainsi dans l'actuelle Basse-Bretagne révèle, de part et d'autre d'une ligne allant de Quimper à Saint-Brieuc par Carhaix, une opposition marquée entre le parler du nord-ouest et celui du sud-est. Ce dernier, de l'Odet à la frontière linguistique, se caractérisait par l'action des mêmes tendances phonétiques qui ont commandé la transformation du latin en français dans la Gaule du nord : fixation de l'accent sur la syllabe finale, palatalisation de nombreuses consonnes au contact des voyelles antérieures (comparer *ket* devenant *chet* à *caballum* devenant *cheval*), affaiblissement et effacement des anciennes spirantes interdentes (*th* doux et *th* fort anglais, ou *dd* et *th* gallois). La physionomie particulière du breton du sud-est ne s'expliquerait-elle pas par l'action d'un substrat gaulois, qui aurait également influencé l'évolution du roman plus à l'est ? Cela posait le problème du peuplement de la Bretagne, et de la proportion de Bretons et d'Armoricains dans les différents cantons à la fin de l'immigration bretonne. Mais d'après quelles données en juger ?

Les plus sûres semblent fournies par la toponymie. La densité des noms de paroisses en *Plou-* doit être un indice de forte colonisation bretonne, tandis que les noms en *-ac* passent pour hérités des *fundi* gallo-romains. On admet que les noms en *Plou-* sont tous antérieurs au X<sup>e</sup> siècle, et l'on sait d'autre part que le nombre des paroisses a peu varié du XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à la Révolution. Or, en 1789, le Léon comptait 42 % de noms de paroisses en *Plou-*, le Tréguier 30 %, Saint-Brieuc 29 %, Quimper 21 %, Vannes 13 % et Saint-Malo 9 %. Dans les mêmes diocèses le nombre des paroisses en *-ac* pouvant remonter à des *fundi* gallo-romains s'exprimait par les chiffres suivants :

1, 0, 4, 6, 18, 18 ; il augmentait à mesure que déclinait la densité des noms en *Plou-*.

En Cornouaille les *Plou-* sont groupés à l'ouest de Quimper, ou disséminés au nord du diocèse. On n'en trouve qu'un, Pleuven, entre l'Odet et l'Ellé.

Ainsi, la ligne qui, de Quimper à Saint-Brieuc, sépare les deux anciens dialectes, sépare aussi deux régions où la proportion des Bretons et des Armoricains avait dû être très différente ; au sud-est des Bretons plus rares se mêlèrent sans doute à des Armoricains plus nombreux, ce qui expliquerait les analogies phonétiques entre le breton de cette région et le français parlé plus à l'est : sans doute proviennent-elles de l'action d'un même substrat gaulois.

Cependant on remarque, de Quimper à Locminé, et de Châteaulin à Pontivy et à Corlay, une vaste région à cheval sur la Cornouaille et le pays de Vannes, où les noms en *-ac* et les noms en *Plou-* sont également rares, et qui présente de nombreux traits linguistiques la distinguant du reste du domaine bretonnant. Le plus frappant est le suivant : le tutoiement y est parfaitement inusité, sinon inconnu, et le vouvoiement est toujours obligatoire, au point que les verbes n'ont pas de deuxième personne du singulier. C'est de là que semblent être parties, vers les pays à forte densité de noms en *Plou-*, des innovations morphologiques qui ont élargi l'écart entre le breton et les autres langues brittoniques d'Outre-Manche, en particulier un bouleversement de certaines désinences verbales, et des désinences de pluriels dans les noms ; c'est là que se sont d'abord généralisés les pluriels en *-ou* pour les noms de choses, et en *-ed* pour les noms d'êtres vivants.

De ce que les noms en *-ac* y sont rares, on peut conclure, semble-t-il, que cette région n'a été que faiblement romanisée. Et c'est peut-être une population vénète connaissant encore le gaulois dans son ensemble qui a constitué le principal obstacle à la multiplication des *Plou-*. Cette hypothèse expliquerait à la fois la parenté phonétique du breton du sud-est avec les parlers romans de l'est, et le caractère celtique des innovations morphologiques propagées au nord et à l'ouest dans les pays à forte densité de noms en *Plou-*.

Il y aurait donc lieu de vérifier, par une étude minutieuse de la toponymie, dans quelle mesure d'anciennes forêts ou landes n'expliqueraient pas cette double rareté de noms en *Plou-* et de noms en *-ac*. Sur les côtes nord et ouest, les grands vides entre les paquets de *Plou-* se distinguent par une plus grande densité de noms en *Bod-*, *Quilli-* ou *Coat-* qui attestent l'existence d'anciennes forêts. Citons simplement, sur le plateau trégorrois, *Coatreven*, *Hengoat*, *Coatas-corn* et *Coadout*, encadrés d'une double haie de *Plou-* qui bordent les côtes à l'est et à l'ouest.

Quoi qu'il en soit, l'influence prépondérante, à une époque ancienne, du parler hybride de Carhaix, et sa large diffusion grâce à un réseau de voies romaines, semble être la première et la principale acquisition de la géographie linguistique dans le domaine bretonnant.

Et cette conclusion amène à poser la question suivante : si tel fut le rayonnement d'un actuel chef-lieu de canton de Basse-Bretagne, quelle n'a pas dû être, avant que son parler particulier ne fût évincé par celui de Paris, l'influence de Rennes, centre naturel de la Haute-Bretagne, desservi par un réseau de voies romaines deux fois plus important que celui de Carhaix ? Est-ce que le recul rapide du breton jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, suivi de sa stabilisation sur une ligne qui a peu varié depuis, ne s'expliquerait pas surtout par la diffusion du parler roman de Rennes, grâce au simple jeu normal des lois économiques le long des routes qui partaient de cette ville et y aboutissaient ? Si la frontière linguistique est demeurée quelque peu stable, c'est peut-être qu'elle avait atteint la limite de la zone d'influence de Rennes.

Sur une carte de Bretagne, traçons autour de Rennes et de Carhaix deux cercles qui se touchent, en se compénétrant un peu, sur la frontière linguistique à l'est de Pontivy. Le second marque assez bien une limite moyenne du rayonnement constaté du parler de Carhaix dans le domaine bretonnant. Le premier circonscrit ce qui semble avoir constitué, en dehors du secteur nantais, la zone d'influence du parler de Rennes.

Aucun des deux cercles n'englobe Saint-Brieuc, au nord, ni Vannes au sud. Le parler de Vannes a dû régner autre-

fois dans un quadrilatère délimité par le Blavet, l'Oust, la Vilaine et la mer. Mais la frontière linguistique, un moment stabilisée sur le cours inférieur de l'Oust sans doute, s'en est décrochée sous la poussée de l'influence rennaise. Elle recule lentement vers Vannes qu'elle atteint presque aujourd'hui : déjà la presqu'île de Sarzeau n'est plus bretonnante. Saint-Brieuc ne semble pas avoir eu le même rayonnement que Vannes, et a subi de bonne heure l'influence rennaise, plus lointaine, mais plus puissante que celle de Carhaix. A la limite de la Haute et de la Basse-Bretagne, seul le Haut-Vannetais a conservé jusqu'à nos jours une originalité linguistique bien tranchée.

Rieux au sud de la forêt de Paimpont et au nord Corseul, ancienne capitale des Curiosolites, sont les centres de deux régions à forte densité de noms en *-ac*, et furent donc, probablement, des foyers de romanisation (1). — En effet, si la désinence en *-ac* est celtique, son emploi pour former des noms de propriétés, que conserve la toponymie, était lié à un état social né de la conquête romaine. — La bretonisation de ces régions ne fut qu'éphémère. Reconquis par l'influence de Rennes, qui resta toujours de langue romane (la fréquence des noms en *-é* aux environs en est la preuve), Rieux et Corseul ou plutôt Redon et Dinan, héritiers de ces deux centres gallo-romains (1), durent être en Haute-Bretagne les foyers d'une seconde romanisation qui, une fois gagnée la vallée de l'Oust, isola peut-être un îlot bretonnant autour de la forêt de Paimpont : la densité des toponymes bretons, mais de caractère relativement récent, est considérable aux alentours de cette forêt.

Ainsi s'expliquerait, dans *La Guide des chemins de France*, de Charles Estienne, parue en 1553, un passage bien curieux, qui ne semble pas avoir attiré jusqu'à présent l'attention des linguistes. En voici l'essentiel :

« La Basse-Bretagne cotoie la mer pour la plupart, et est séparée de langage d'avec la Haute, dont a été appelée bretonnante. Commence vers la mer au Croisic, petite ville et port de mer..., et fine du côté de la terre à un village appelé Chatelaudren, assis entre Guingamp et Saint-Brieuc ;

(1) Rieux est à 6 k. au sud de Redon, et Corseul à 10 k. à l'ouest de Dinan.

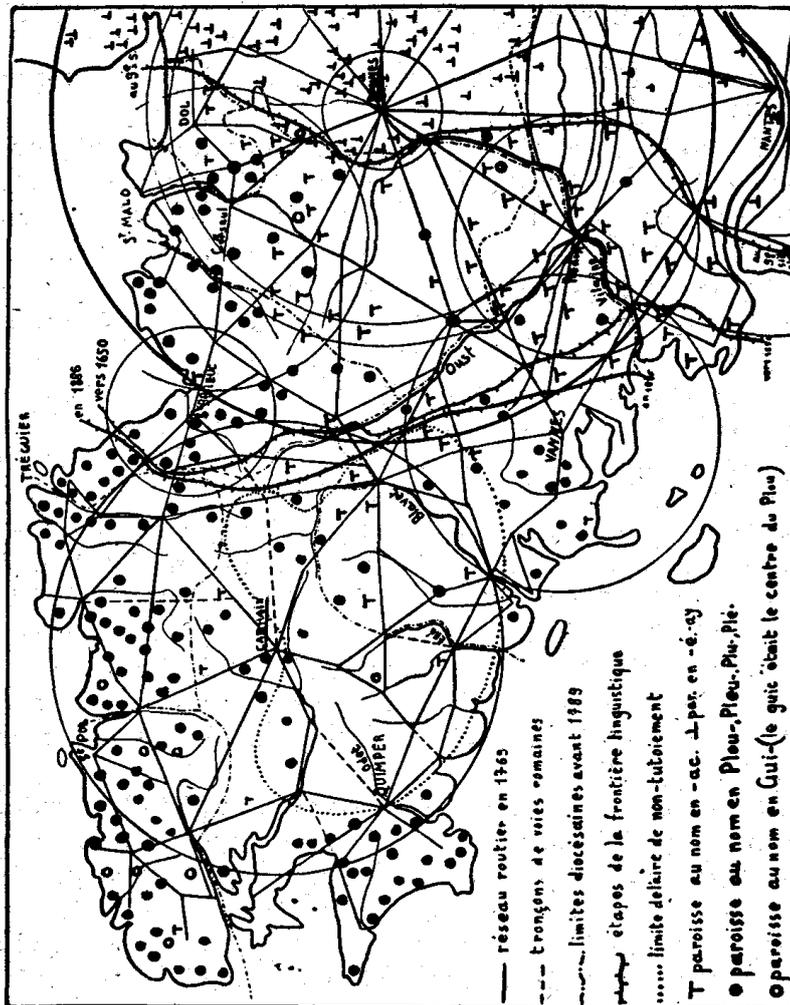
à la moitié duquel village une partie des habitants parle breton gallo et l'autre breton tonant (*sic*). Contient la seigneurie de Goello, de laquelle le principal siège est Chateaudren... Comprend encore le pays de Gueel [= Guer], Beignon [à l'est de Coëtquidan] et Montfort[-sur-Meu] » (p. 135-136).

Cette dernière région est celle dans laquelle notre carte, entre Ploërmel et Rennes, ne mentionne que deux noms, Campénéac et Plélan. Si l'auteur la situe en Basse-Bretagne, c'est sans doute qu'il s'y trouvait contraint par le critère linguistique adopté pour distinguer entre Haute et Basse-Bretagne. Il place en Basse-Bretagne Le Croisic, Vannes et Guingamp (p. 136), mais en Haute-Bretagne Saint-Brieuc, Moncontour et les villes qui jalonnent la vallée de l'Oust, Josselin, Ploërmel, Malestroit et Redon (p. 135).

Ce texte de 1553, qui n'est peut-être que l'écho de traditions plus anciennes, confirme donc les suggestions de la toponymie concernant la disparition tardive d'un îlot bretonnant autour de la forêt de Paimpont. Ni *La Guide des chemins de France*, ni la carte de Bretagne de H. Jaillot (vers 1700) ne mentionnent de route traversant cette région. Par contre, toutes deux signalent une route de Nantes à Brest par Redon, la vallée de l'Oust et Pontivy, et une route de Rennes à Saint-Brieuc, par Dinan (1553), ou plus directement par Saint-Jouan (1700).

Les renseignements de *La Guide des chemins de France* sur la frontière linguistique ne sont point donnés à la légère. L'auteur en parle à quatre reprises. Sur le trajet de Rennes à Guingamp il mentionne encore, à propos de Chateaudren : « là se change le langage » (p. 140). Et sur la route de Nantes à Vannes il note, à La Roche-Bernard : « là est la mutation du langage, par delà l'eau » (p. 143).

L'*Atlas de Mercator* (1585 et 1633) se contente de reproduire les renseignements de *La Guide*, en citant sa source. Les indications plus vagues de Dubuisson-Aubenay, dans son *Itinéraire de Bretagne en 1636* (p. 65), auxquelles on fait souvent dire plus qu'elles ne contiennent, sont à l'origine d'une opinion erronée fort répandue, selon laquelle la frontière linguistique du XVII<sup>e</sup> siècle passait encore à l'est de Saint-Brieuc (cf. A. DAUZAT, *La Nature*, 1<sup>er</sup> mai 1926



### LE PEUPEMENT DE LA BRETAGNE, L'INFLUENCE DES CENTRES URBAINS ET DES ROUTES

Les noms en *Gui-* et *Plou-* sont des souvenirs de l'immigration bretonne après l'an 450. Les noms en *-ac* ont été hérités de populations gallo-romaines; ils ont évolué en *-é* dans les régions qui n'ont jamais été bretonisées. Les cercles délimitent en Basse-Bretagne les zones d'influence de Vannes et Carhaix, en Haute-Bretagne les zones d'influence probable de Saint-Brieuc, Corseul-Dinan, Rennes, Rieux-Redon et Nantes. Trois étapes de la frontière linguistique sont indiquées : en 1886, vers 1650, et au IX<sup>e</sup> siècle (du Mont Saint-Michel à Saint-Nazaire environ).

et 15 déc. 1927 ; et M. GUIEYSSE, *La langue bretonne*, p. 72-73).

Elle suivait en réalité le parcours que nous indiquons, d'après les données d'une carte en deux couleurs, Haute-Bretagne en rose et Basse-Bretagne en jaune, -éditée par Joh. Bapt. Homann, à Nuremberg, vraisemblablement entre la fondation, en 1618, de la ville de Port-Louis qui est mentionnée, et la fondation, en 1664, de Lorient qui ne l'est pas, c'est-à-dire vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle.

On remarquera la courbe que, depuis quatre siècles au moins, la frontière linguistique décrit à l'ouest de Saint-Brieuc, semblable à la courbe qu'au IX<sup>e</sup> siècle elle décrivait aussi à l'ouest de Rennes et de Nantes. S'ajoutant à la disposition circulaire ou semi-circulaire des noms en *-ac* autour de Corseul et de Rieux, et des noms en *-é* autour de Rennes, ces détails autorisent à affirmer pour la Haute-Bretagne d'autrefois ce qu'un *Atlas linguistique* particulièrement précis permet d'étudier en Basse-Bretagne aujourd'hui : le rayonnement du parler des villes sur les campagnes environnantes, indice et véhicule du rayonnement culturel des villes.

Ce serait chose aisée que d'exposer en détail le mécanisme de la diffusion du parler de Carhaix, et de montrer comment, grâce aux routes, il pénètre d'abord en des centres assez distants, comme Rosporden, Lannion ou Corlay, avant d'être admis en des bourgades beaucoup plus proches, mais isolées sur les hauteurs ou mal desservies, comme Roudouallec, Lohuec ou Peumerit-Quintin. Cette étude sera bientôt soumise à la critique des spécialistes. Il a fallu s'en tenir aujourd'hui à des généralités.

En résumé, si la route est d'abord une création artificielle de l'homme, elle devient ensuite un facteur déterminant de la vie du groupe humain qui l'utilise. En facilitant, en canalisant les échanges économiques, et par là même les contacts humains qui en sont l'accompagnement inséparable, elle exerce une influence primordiale sur la diffusion, la régression et même l'évolution interne des langues.

Chanoine F. FALC'HUN.

---